

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 34 (1896)
Heft: 32

Artikel: Nous avons du monde à dîner : (l'entêtement)
Autor: Chavette, Eugène
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-195673>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

pleines d'intérêt et d'actualité, au sujet de ces estimables véhicules.

Vous savez tous ce que c'est qu'un tramway. C'est une machine à quatre roues, plusieurs fenêtres, deux portes et un mécanicien. Elle aura, chez nous, l'inestimable avantage d'avoir la couleur verte sur la ligne de la Pontheise et la couleur jaune sur le reste du réseau : l'Espérance et la Jalousie fraterniseront aux environs de la Riponne sans que les marchands de fromage s'en portent plus mal.

Les trams nous préparent toute une série de jouissances inconnues jusqu'ici de plusieurs Lausannois.

Prenez, par exemple, un dimanche soir, alors que le soleil radieux descend derrière les contours lourds et sombres du Jura et que les promeneurs regagnent leurs pénates. Vous voyez arriver tous ces pauvres pères de famille, dont le tableau a été si souvent fait : la poussette devant eux, la femme au bras, le traditionnel bambin sur les épaules, le tout cheminant avec peine dans une poussière fantastique !... Songez ensuite au harcèlement légitime de ces braves gens en rentrant au gîte !... Et bien heureux sont ceux qui n'ont point à donner des corrections, généreusement promises, pendant le trajet, aux mioches qui ne veulent pas avancer.

Grâce aux tramways, tous ces déboires vont être supprimés. Comme les réseaux électriques s'étendront hors de la ville, et que prendre le tram n'est, en définitive, pas une grande affaire pour le porte-monnaie, ce moyen de locomotion nous évitera très souvent les ennuis d'un retour à pied.

Et puis il ne sera pas rare, en montant en tram, d'y rencontrer des amis rentrant de la promenade, et de voir ces wagons jaunes ou verts, remplis d'âmes joyeuses se faisant conduire en ville pour quelques sous, tout en égayant les faubourgs de quelque entraînant refrain.

A côté de ces avantages, les trams ont aussi leurs inconvénients. On sait qu'ils sont un champ d'exploitation très apprécié des pick-pockets ; et messieurs les Lausannois feront bien de prendre garde à leurs poches. L'habileté des voleurs de profession est si manifeste qu'on ne compte plus les voyageurs qui y ont été soulagés de leurs montres, porte-monnaie et autres objets.

Parfois, il se présente des cas où le dénouement de pareilles aventures est assez comique. Un jour, durant le trajet de New-York à Brooklyn, dans un tramway archi-plein, un monsieur, mettant la main à sa poche, la retire avec stupéfaction. Il se tâte, se trouble et constate la disparition de son portemonnaie. Un de ses voisins découvre qu'il se trouve dans le même cas, et, la contagion prenant, chacun retourne son gousset et reconnaît avec terreur qu'il a été volé. Alerte générale.

Tout à coup, un monsieur fort bien mis s'éclipse, saute sur la voie et prend ses jambes à son cou. A cette vue, on s'élance, on crie au voleur. La police s'en mêle, le monsieur se voyant pris se rend de la meilleure grâce du monde, ce qui n'empêche pas les agents de le conduire au poste. On le fouille et on trouve tout le larcin dans ses poches. Alors, en présence de la foule accourue et des voyageurs réclamant leur bien, il sort une carte de visite et lit à haute voix :

« M. X... , prestidigitateur, a l'honneur d'inviter l'honorable public qu'il donnera demain soir une grande représentation à Brooklyn et qu'il y invite à titre de dédommagement ses compagnons de tramway. »

Naturellement, le soir déjà, tous les journaux parlaient de l'incident, et M. X... , en voyant la salle comble, n'eut qu'à se louer de son heureux stratagème.

Au point de vue de la réclame pratique, les trams sont très favorables. Les commerçants n'ont qu'à placer là de jolies affiches décoratives qui peuvent garnir, agréablement pour l'œil, le plafond du wagon.

Les tramways sont aptes à plusieurs autres usages. Ils servent, par exemple, à de bonnes dames salutistes à faire une zélée propagande et à encombrer les voyageurs de grands et petits imprimés à l'usage des pêcheurs.

Pour terminer nos réflexions, nous jetterons un coup d'œil sur le côté humoristique de nos futurs véhicules.

Il y arrive souvent les choses les plus incroyables, comme l'aventure de cette grosse dame qui, montant un jour de marché à côté d'un monsieur âgé, se sentit tout à coup pincée, d'abord délicatement, ensuite avec une insistance particulière. La dame, le visage empressé, bondit !...

— Monsieur !!!

Le monsieur, avec sang-froid :

— Vous désirez, madame ?...

Pendant ce temps, nouvelle pression très significative.

Le monsieur ne bronche pas.

— Monsieur, ça n'a pas de nom ce que vous faites là ! Si vous ne cessez, je porte plainte immédiatement.

— Mais, madame, je ne m'explique pas...

— Aie ! !... Tenez, insolent que vous êtes !

Et un soufflet magistral retentit dans le wagon. Au bruit de la giffle, la police accourt, croyant à l'explosion d'une bombe anarchiste. On analyse les faits et l'on découvre en fin de cause un homard qui, passant ses pinces à travers un filet que le monsieur avait à côté de lui, se livrait à une reconnaissance topographique des environs.

A. D.

Nous avons du monde à dîner.

(L'entêtement.)

Aidé de Toinette, la cuisinière, monsieur a mis le couvert et il attend madame qui est sortie depuis le matin. A cinq heures, elle arrive enfin.

MADAME. — Jeme suis hâtée de rentrer, car j'étais sûre qu'il te serait impossible de te tirer seul d'affaire.

MONSIEUR. — Il est vrai, ma bonne, quand on a du monde le soir à dîner, que c'est plutôt le devoir d'une femme de rester à la maison que d'aller courir les couturières toute la journée.

MADAME. — Autant dire tout de suite que tu voulais me voir paraître entièrement nue à ce dîner, car il ne me restait rien à me mettre sur le dos.

MONSIEUR. — C'est bien étonnant qu'à toutes nos occasions de soirées, spectacles ou dîners, il ne te reste jamais rien à te mettre sur le dos. Il faudrait emplir tes armoires de camphre, puisque les vers te dévorent ainsi tes robes jusqu'au dernier bouton.

MADAME. — Tu cherches à détourner adroitement la question, et je n'étais pas fâchée de savoir comment tu t'y prendrais pour recevoir du monde à dîner, si par hasard tu étais seul... ou veuf... Qu'as-tu commandé à Toinette ?

MONSIEUR. — Nous avons d'abord deux énormes maquereaux... des petites baleines... il n'y avait que ces deux-là au marché. Puis un beau lapin sauté, un joli carré de veau, une salade et des asperges.

MADAME. — Mais tout ça forme un vrai dîner de portier. Tes maquereaux, ton lapin sauté...

MONSIEUR. — C'est un lapin savant ; il appartenait au saltimbanque qui l'a oublié en filant de sa mansarde dont il ne nous payait pas les loyers.

MADAME. — Il faudra donc insister devant nos convives pour leur faire bien apprécier que c'est un lapin savant. De plus, pour lui donner meilleur air, nous devons le faire accommoder aux confitures ; tu diras que c'est un mets russe... Ça nous posera devant le savant M. de Léchelard qui adore les choses excentriques.

MONSIEUR. — Justement, de Léchelard ne vient pas ; il m'a écrit qu'il faisait ce soir une conférence au quai Malaquais sur le blanc de poulet obtenu par la céruse. Nous ne serons plus que six.

MADAME. — Alors, nous avons dix fois trop à manger. (Appelant.) Toinette ! (La cuisinière arrive.) Débrochez le veau, il est inutile. (Toinette

sort.) Ma mère et ma sœur viennent demain matin, ça fera notre déjeuner.

MONSIEUR, hésitant. — Oui, mais ce soir nous aurons bien juste, il faudra lécher les plats.

MADAME. — Au bon moment, tu feras l'inquiet, comme si Chevet t'avait manqué de parole. Nous les ferons attendre une demi-heure après le lapin mangé, puis tu prendras un air découragé et tu t'écrieras : « Allons, il faut décidément passer aux asperges ! Oh ! c'est la dernière fois que ce four-nisseur a vu mon argent ! »

MONSIEUR. — Je dirai plutôt « mes louis, » ça leur fera croire que c'était un plat impossible.

MADAME. — Et ils seront les premiers à nous consoler ! Au moment du café, Toinette ira sonner à la porte d'entrée, puis elle viendra nous dire en plein salon : « C'est la poularde truffée qu'on apporte de chez Chevet. »

MONSIEUR. — Je sortirai aussitôt comme pour aller laver la tête au garçon retardataire.

MADAME. — Oui, et tu profiteras de ta sortie pour mettre sous clef les bouteilles entamées que nous aurons laissées sur la table, car je me méfie de Toinette.

MONSIEUR, convaincu par cette raison. — C'est juste. Malgré tout, ils auront un bien piètre festin.

MADAME. — Tu leur remplaceras le rôti par ton vin de Pouillac.

MONSIEUR. — Mais il n'est plus bon qu'à des conserves de cornichons.

MADAME. — Il faut cependant bien le finir, ce vin ! On le refuse à la cuisine. Tu leur diras que c'est les cinq dernières bouteilles qui te restent de la vente de la cave de l'empereur ; cela leur fera croire qu'ils boivent du nectar, et tu les entendas même s'écrier : « Mazette ! il la passait douce, l'ex-despote ! » Jamais ça ne rate son effet.

MONSIEUR, mal résigné. — Tout cela est fort adroit, mais ça ne tient pas sérieusement la place d'un rôti. Si tu veux m'en croire, nous ferons rembrocher le veau.

MADAME, sèchement. — Alors, autant me dire de jeter notre fortune par la fenêtre.

MONSIEUR. — Pour un carré de veau ! C'est de l'exagération.

MADAME. — Du tout, c'est la vérité sur ton caractère. Tu as l'orgueil de la magnificence devant les étrangers ; si on te laissait faire, aujourd'hui c'est un carré de veau que tu veux leur offrir, ce serait demain un château qu'il faudrait acheter pour les recevoir à dîner. Oh ! je te connais bien, voilà cinq ans que je t'étudie sans en avoir l'air.

MONSIEUR, prenant son parti. — Allons, soit.

MADAME. — Comment crois-tu qu'on puisse nous soupçonner d'une telle économie quand on verra notre argenterie ; car je veux que toute l'argenterie paraisse sur table, ne fût-ce que pour faire endéver madame Dulac, si vaniteuse de la sienne que, si elle l'osait, elle se planterait des fourchettes dans les cheveux pour aller faire des visites en ville. Il y a aussi madame Charnu qui fait la fière avec sa salle de bains et qui n'a seulement pas de salon ; je veux qu'elle dessèche de jalousie au milieu du nôtre. J'espère que tu as songé à retirer les housses.

MONSIEUR. — Oui, mais la pendule est détraquée et ne marche plus.

MADAME. — Tu diras que c'est moi qui l'ai arrêtée à l'heure précise de la mort d'une grand'tante que j'adorais. Un pieux souvenir !

MONSIEUR. — Il faudrait maintenant songer à fixer les places des convives.

MADAME. — Comment veux-tu distribuer ces places ?

MONSIEUR. — A ta droite, je mets monsieur Charnu.

MADAME. — Est-ce que tu crois que je veux de cet homme-là qui fait sans cesse le dégoûté ; il a toujours l'air d'épiler ce qu'on lui met dans son assiette... Un Saint-Difficile chez les autres qui, chez lui, doit manger des cailloux toute la sainte journée !

MONSIEUR. — Il a cependant un bel embonpoint.

MADAME. — Oh ! une mauvaise graisse !... A fondre, cet homme-là ne se vendrait pas cher.

MONSIEUR. — Préfères-tu avoir Dulac pour voisin ?

MADAME. — Ah ! non ! c'est un être qui m'agace ! Il se verse perpétuellement du vin à plein verre, comme s'il avait scié mon bois... Il ne cesse d'avoir la bouteille et le verre en main... Je ne sais comment, ainsi occupé, il fait pour manger... et cependant il en absorbe, celui-là ! Ça disparaît de son plat avec une rapidité à faire croire qu'il apporte avec lui une boîte en fer-blanc où il entasse des provi-

sions. — Ah! il est toujours à répéter que maintenant il est riche, mais qu'en sa jeunesse il n'a pas souvent mangé à sa faim... Il n'a pas besoin de jurer pour se faire croire... On voit assez qu'il se rattrape... Si tu n'as que deux pareils voisins à me donner, tu peux les garder pour toi.

MONSIEUR. — Impossible! il faut mêler les sexes, et je dois mettre à mes côtés les dames de ces messieurs.

MADAME. — Comment! j'aurai madame Charnu devant moi! Ah! si tu veux m'empêcher de dîner, tu n'as qu'à te permettre cela! Elle me lève le cœur avec sa manière de manger! Sous le prétexte qu'elle a la vue basse, elle écrase son nez dans l'assiette. Avec son carreau dans l'œil et sa tête plus basse que les coudes, on croirait, quand elle mange, qu'elle fait de l'horlogerie fine.

MONSIEUR. — Mais elle est du dernier myope.

MADAME, *sèchement*. — Myope! myope! Elle n'a pas été myope pour ruiner son mari!

MONSIEUR. — Alors je mettrai à sa place madame Dulac.

MADAME. — Oui, si tu veux me donner une attaque de nerfs. Il n'y en a que pour elle à parler! Dès qu'on veut dire quelque chose, elle vous coupe la parole pour s'écrier: « *Mais elle est arrivée bien mieux que ça!* » Et elle entame sa sempiternelle histoire d'une grande peur, à la suite de laquelle elle a été folle pendant huit jours. — Son « *elle a été* » me fait rire! On a bien raison de dire qu'on ne se voit pas... Je croirai que celle-là est guérie quand elle renoncera à toutes ces toilettes voyantes qui, un beau matin, la feront poursuivre par un bouef en furie... Je vous demande un peu pourquoi cette longue perche a toujours l'idée de se pavaiser sans cesse de rubans de toutes couleurs? Son mari a l'air d'avoir épousé un mirliton à la foire de Saint-Cloud.

MONSIEUR, *d'un ton doux*. — Allons, sois un peu indulgente. — Madame Dulac peut avoir des ridicules, mais c'est une honnête femme et une bonne mère de famille... Voyons, ma chère amie, il faudrait cependant nous entendre. Nous n'avons que quatre convives, et tu ne les veux pas devant toi, ni à tes côtés... Ce n'est sans doute pas pour les faire dîner à la cuisine que tu les as invités.

MADAME. — Moi! je les ai invités, moi?

MONSIEUR. — Toi-même.

MADAME. — Jamais.

MONSIEUR. — Si, rappelle-toi, à l'Exposition? tu leur as même dit: « Acceptez, et vous rendrez mon mari bien heureux. » Dame! moi, je ne pouvais pas crier: « Je t'en fiche! » Alors j'ai pris mon air bien heureux, et ils ont accepté.

MADAME. — C'est possible, mais ils auraient dû refuser. S'ils avaient eu la moindre notion du savoir-vivre, ils auraient vu que j'étais obligée de les inviter, parce que, devant eux, j'avais fait mon invitation à M. de Léchelard.

MONSIEUR. — Dulac l'avait ainsi compris, mais tu as tant insisté que... (*Poussant un cri.*) Ah! à propos de Dulac... (*Appelant.*) Toinette! Toinette! (*La cuisinière arrive.*) Rembrochez le carré de veau. (*Toinette se retire.*)

MADAME. — Pourquoi donnes-tu cet ordre?

MONSIEUR. — C'est que je me souviens que Dulac abhorre le lapin aux confitures, et il ferait ainsi un si triste dîner, que...

MADAME, *sèchement*. — Alors, c'est Dulac qui fait autorité ici! Pour que votre ami puisse se gaver à gogo, la maison doit être mise au pillage. (*Avec rage.*) Il n'en sera pas ainsi. (*Appelant.*) Toinette! (*Elle arrive.*) Débrochez le veau. (*Elle sort.*)

MONSIEUR, *se contenant*. — Ecoute, Sylvie, je n'ai pas voulu te contredire devant cette domestique; seulement, je te le répète, du moment que nous avons pris la corvée de donner à dîner, autant nous en tirer à notre honneur. Nous en serons quittes pour ne plus inviter Dulac, puisque son appétit t'effraye, mais pour cette fois...

MADAME, *rageuse*. — Jamais votre Dulac ne fera la loi dans ma maison. Il dévorerait l'escalier si on le laissait faire. — J'ai entendu dire qu'il avait déjà mangé deux oncles et une forêt.

MONSIEUR, *d'un ton calme*. — Voyons, mon amie, fais cela pour moi; je te demande que ce carré de veau paraisse sur la table... Tu t'exagères si bien l'appétit de Dulac, que je te parierais cent sous qu'il n'y touchera pas. (*D'un ton calin.*) Et puis le veau, c'est bien meilleur... froid... le lendemain.

MADAME, *nerveuse*. — Oh! votre Dulac, il y a longtemps que je le guette pour lui faire affront;

aussi, dès ce soir, quand il aura fini son café, je me propose bien de lui dire devant tous: « Si vous avez encore faim, la bonne va vous aller acheter de la charcuterie. »

MONSIEUR, *la calmant*. — Ne te monte pas comme ça, ne te monte pas. (*Souriant.*) Allons, bichette, fais cela pour ton petit mari qui t'aime... (*Signe négatif de madame.*) C'est bien décidé... réfléchis... tu refuses de me faire plaisir? (*Appelant.*) Toinette! Toinette! (*Elle arrive.*) Rembrochez le veau.

MADAME, *furieuse*. — Je vous le défends!

MONSIEUR, *sèchement*. — Et moi je vous l'ordonne. (*Toinette reste immobile.*) Qu'attendez-vous?

TOINETTE. — Il faudrait cependant vous entendre. Je ne sais ce que ce carré de veau doit penser en allant et venant ainsi le long de la broche.

MONSIEUR. — Pas d'observations! Embrochez ou je vous remercie, paresseuse!

MADAME, *furieuse*. — Débrochez de suite ou je vous flanque à la porte, propre à rien!

TOINETTE. — Ah! dites donc, c'est bien assez de servir des polichinelles qui ne savent ce qu'ils veulent, sans être insultée par-dessus le marché.

MONSIEUR et MADAME. — Sortez, je vous chasse, insolente!

TOINETTE. — Ah! c'est comme ça! attendez. (*Elle court à la cuisine et en rapporte le morceau.*) Tenez, le voici votre carré de veau, vous en ferez ce que bon vous plaira...

A la vue de cette viande, qui cause la querelle, madame, en furie, se précipite dessus et la prend en disant:

— Tiens, ton Dulac n'en mangera pas!

(Elle la jette par la fenêtre. — La viande est ramassée par un sergent de ville et portée au commissaire de police qui la fait parvenir à la Préfecture, d'où on l'envoie au bureau des objets trouvés. Dans un an, faute de réclamants, le veau sera remis en toute propriété au sergent de ville qui l'a trouvé.)

MADAME, *en pleurant de rage*. — Maintenant, monsieur, vous pensez bien que, pour tout au monde, vous ne me ferez pas asseoir à la même table que le misérable pour lequel vous avez jugé bon de me tyranniser. (*Mettant son chapeau.*) Vous les recevrez vous-même, vos invités... je vous autorise même à dire que vous êtes devenu veuf tout à coup.

MONSIEUR, *stupéfait*. — Où vas-tu?

MADAME. — Je vais dîner seule au restaurant... chez Brébant... c'est plein de jeunes gens aimables, dit-on...

MONSIEUR, *jaloux*. — Je verrai bien si vous osez seulement ouvrir un œil. (*Oubliant ses invités.*) Car je ne vous quitte pas d'une semelle, madame. (*Il la suit.*)

Ils sont à peine partis que les convives arrivent. — Ils sont reçus par Toinette qui, ayant perdu sa place, se venge en disant à chacun d'eux:

— Monsieur et madame m'ont chargée de vous annoncer qu'ils ne seront jamais à la maison pour vous.

EUGÈNE CHAVETTE.

La bouna-man dé Perdatset.

(Patois d'Oron.)

Se vo ne cognâit pas lo capitêno Perdatset, vo ne cognâit meïn dé crâno zigues. Lé on gaillard bin prâi et solidou quemin on n'eïn vâi min.

Failliai l'oûre, dein lou teïmps, coumeindâ lè z'à dreite et lè z'à gautse!... Onna voix de rhinocéroce qu'on l'arâi oïu bramâ du Mâodon à Etsalleins. Et po la tserdze ein dozè teïmps! N'eïn avâi meïn à li nion sin; dé racliâvê ceïn avoué atan d'éze et dè plliési que se l'avâi agaffâ onna botolhie dào Cliou dào Dérupito¹. L'a fé assebin, sein grûla dein sè tsaussè, clia dierra que l'an appellâ, né jamé su porquié, la bataille dào Sonderbon. Etaite-te pâotitrè on annaie dé taupè?... N'eïn sé rein... Eh bin Perdatset l'âi yè zû; et, mi qué ceïn, l'eïn est ré-vegnâi (meïn rassovigno prau); que sa fenna l'âi yavâi onco de, quand l'a volhu l'âi châota ào cou ein rarouveïn: « Luvi (yé râobliâ dé vo derè qu'on l'âi desâi Luvi, dé son petit nom), Luvi, pas tant de cliaiu poutè manâirè, que l'âi fâ, quand on va à la dierra et qu'on n'eïn revin pas tiâ, n'a pas fauta d'itrè tant dzoiaô! »

Mâ nè pas dè sè fargâtse dào servêjo que volhiavo vo dévesâ. Yé pirè fan dé vo montrâ

qu'on hommo, quand bin sarâi capitêno et que passérâi po résolu, pâo d'âi coup itrè asse fé-net qu'on étiaïru.

« Sâi de eïntre no, que mé desâi noutron syndique, cauquié dzo apri lo boun'an; mâ Perdatset n'est pas se crâno que lè dzeïn lou fan. Vindrai vito on pou capon ein vegneïn vilho. L'autra né, te sâ Luvi (on mé dit assebin Luvi) qu'on avâi asseimbliaï dé frètèri, po réglia lè comptou. Quand s'eïn est vegnu, quemin l'âi yavâi à tsacon on litre dé bon, ne sein zu le bâire ti einseimble ào lodzi dé Kemon. Mé, iron acheta intrè Perdatset et Marguillon, lou fossoyeu, que no met à la chotta po lo derrâi iadzo. Te cognâi Marguillon, on rebecarro dào tonaire et on fin finaud, que sâ que quand la tshivra baillè ye perd ona moorce, assebin Marguillon dévesavè pou, mâ bévessâi tant mé et avoué on coradzo que fasâi einviâ!

— Qu'as-tou? Marguillon, que l'âi fa lou capitêno, te ne dis rein, ào bin s'ta la leingua neyia?

— Pas dein de l'igue, ceïn que l'âi yâ dé su, que l'âi répond ein sè vereïn dé son coté; mâ se ne dio rein ye sondzo tant mé. Irou justameïn ein treïn dé réfléchi dè la manâire que falhâi m'eïn salhi po payi mé z'intérêts, et ye comptavo lè moo qu'espéro avâi stî an. Yen manquavo ion po la dozanna et vâi zè met! A tsacon trâi francs fâ juste m'n'affère!

Quand l'a ceïn oïu, vâo-tou craire que mon Perdatset à tsandzi dé pêladzo, que lè vegnai to passâ et mou dé tsau? A la fin dào comptou, l'a salhi oquié dé son bosson, que l'a teïndu ein catson ào fossoyeu, ein l'âi deseïn à l'orolhie:

— Tai, vouiquè trâi francs, mâ ne mè compta pas!

O. C.

Galerie contemporaine suisse. — *Le Conseil fédéral en 1896.* — Désireux d'offrir à des conditions d'extrême bon marché les portraits, en grand format, exécutés d'une façon vraiment artistique, de nos magistrats les plus populaires, la maison Corbaz & Cie, éditeurs à Lausanne, vient de lancer, sous le titre de *Galerie contemporaine suisse*, une publication que nous croyons appelée à un très grand succès. Le premier fascicule, qui vient de paraître, nous apporte les figures aimées et bien connues de nos sept conseillers fédéraux.

Ces portraits, dont chacun forme une feuille séparée de 28 cm. sur 40, sont absolument remarquables au point de vue de l'exécution, de la ressemblance et de l'ensemble artistique; ils sont vivants. Rien d'aussi parfait, d'aussi soigné, n'existe en ce genre chez nous. C'est tout à fait réussi. Et nous nous permettons donc d'attirer, sur cette publication, l'attention de nos lecteurs. — Prix du fascicule, 2 fr. 50, soit 35 cent. environ le portrait.

Journal de l'Exposition nationale. — Promenade dans le groupe XXIX. — Die Kriegskunst an der Landesausstellung. — Nos chemins de fer de montagne. — Cinque sensi all'Esposizione. — La Vallée de Saas. — Distribution de l'électricité. — Les instruments de précision. — Sixième concert symphonique. — La Sylviculture à l'Exposition. — Chronique de l'Exposition. — Avis aux exposants, — Gravures.

Mot de l'énigme de samedi: Soulier. Une réponse juste, celle de M. H. Béchet, à Lausanne, qui a obtenu la prime.

Charade.

Personne encor n'a vu mon premier raboteux; On tourne quelquefois mon second avec grâce; Mon tout, œuvre sublime, est l'ouvrage des dieux, Et le tout fut toujours renfermé dans l'espace.

Fin de lettre d'une pensionnaire:

« Je termine ma lettre en vous embrassant parce que j'ai si froid aux pieds que je ne peux plus tenir ma plume. »

L. MONNET.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.

¹ Traduire par Clos du Rocher.